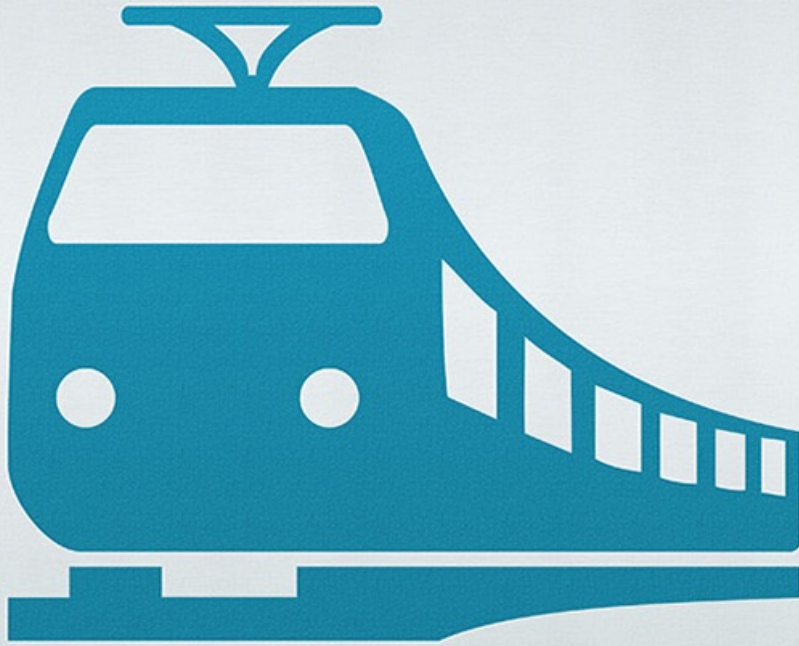


nicolas**deschamps**

un long voyage



NOUVELLE



nicolas deschamps

un long voyage
nouvelle



© Nicolas Deschamps, 2017
www.nicolasdeschamps.fr
contact@nicolasdeschamps.fr

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

un long voyage

Ce matin, en sortant de la chambre, l'infirmière a oublié de refermer la porte. C'est la première fois qu'elle ne la tire pas derrière elle en l'agrippant du bout du pied. C'est un geste si souvent répété qu'elle le fait inconsciemment même lorsqu'une collègue l'interpelle ou que son esprit est ailleurs, perdu dans les soucis du quotidien. J'ai cru d'abord qu'elle n'avait pas terminé mes soins et puis, ne la voyant pas revenir, j'en ai conclu que c'était un oubli.

Comme la porte est ouverte je peux voir, depuis mon lit, le couloir qui mène jusqu'à l'accueil. C'est un long chemin blanc aux murs aseptisés qui mène jusqu'à l'entrée principale. Ça va, ça vient, ça virevolte, il y a du mouvement dans ce couloir. Il semble me narguer. Même les portes automatiques au fond, qui s'ouvrent et se ferment sans cesse sans que l'on sache pourquoi, ont l'air de se moquer de moi. Tout bouge et s'agite sans me respecter. Aurais-je l'impolitesse de chanter devant un muet ou de jouer du piano pour un sourd ? Je n'en peux plus de cette vie dehors qui vient se pavaner sous mon nez. J'ai beau fermer les yeux, mes paupières s'ouvrent au bout de quelques secondes comme si elles étaient commandées par un autre que moi. Que cela cesse, s'il vous plaît.

Inutile de sonner. Je la connais mon infirmière. Si je l'appelle pour lui demander de fermer la porte elle est capable de m'envoyer sur les roses. C'est qu'elle a du caractère Deborah.

Je me redresse et tends le bras pour attraper mon déambulateur. Doucement je pivote sur le lit, descends mes jambes et glisse mes pieds dans mes chaussons. Je sens à peine la fourrure de mes charentaises et je sais que cette sensation de moelleux qui remonte à mon cerveau n'est faite que de souvenirs. Je prends une grande inspiration et me redresse doucement. La douleur monte lentement le long de chaque jambe.

Je soulève le déambulateur et le déplace de vingt centimètres. Je me prépare ensuite pour la jambe gauche, c'est la plus résistante, la plus ankylosée. Si je ne suis pas concentré, elle ne m'écoute pas. On dirait qu'elle a pris son indépendance, qu'elle a décidé de vivre à côté de moi et de ne plus me supporter. Parfois je la gronde comme un enfant.

Après c'est la jambe droite, plus rapide pour ne pas laisser trop longtemps tout le poids sur la jambe gauche. Et on recommence : déambulateur, jambe gauche, jambe droite. Et ainsi de suite.

J'arrive à la porte. J'ai fait l'équivalent de trois pas, c'est un succès dirait mon infirmière. Il y a encore trois jours je ne les faisais pas.

Au moment même où je m'apprête à fermer la porte de ma chambre, les portes automatiques au bout du couloir s'ouvrent et j'aperçois d'ici, le jardin, le soleil de ce matin du mois de mai qui sature le vert de la pelouse, le bleu du ciel et le rouge des rosiers. Moi qui suis gavé de blanc à longueur de journée, j'ai l'impression de redécouvrir les couleurs, comme si un prisme se trouvait entre ma chambre et l'extérieur. C'est si vivant.

Et si j'allais jusqu'à là-bas ?

Non, tu sais bien que non.

Je repousse la porte de la chambre pour la fermer mais le pied de mon déambulateur la bloque et sans que je ne puisse l'expliquer, j'avance de vingt centimètres. Est-ce ma jambe gauche qui a pris cette initiative sans me consulter ? Je n'en sais rien. D'ailleurs la jambe droite ne s'est pas fait prier pour la suivre. À cause d'elles, me voilà hors de ma chambre. Depuis toutes ces semaines que je suis ici, c'est la première fois que je sors sinon pour me rendre à la salle de rééducation.

J'avance, doucement est-il besoin de le préciser, suivant l'autoroute blanche qui mène

aux portes automatiques, lorsqu'un homme, assis dans un fauteuil roulant, s'approche de moi.

— Bonjour, me dit-il.

Je réponds d'un signe de la tête. Je ne veux pas parler. Je me focalise sur ma jambe gauche. L'autre me regarde faire, c'est un peu gênant, presque bloquant. Ça me rappelle les pissotières à l'école, quand un voisin était trop curieux et qu'il m'empêchait de me vider.

Quand enfin mes deux jambes ont rattrapé mon déambulateur, je reprends mon souffle.

— Ouah ! dit-il comme pour me féliciter. J'en suis pas encore là moi. Ça va me demander un peu de temps je pense.

Je reprends mon chemin.

— Ça fait longtemps que vous êtes là ? me demande-t-il. C'est la première fois que je vous vois ici.

À chaque fois que je fais un pas il fait tourner ses roues d'un quart de cercle pour rester à ma hauteur. Sans le vouloir, je me suis trouvé un compagnon de route, un peu comme si un type était monté dans ma voiture à un feu rouge, sans demander l'autorisation, juste parce qu'il voulait faire un bout de chemin avec moi. Ira-t-il jusqu'au terminus ou descendra-t-il avant ?

— Vous êtes la chambre 28 ? C'est vous qui étiez aussi dans ce maudit train ?

Ma jambe gauche ne veut plus bouger. Je fais un léger mouvement de tête pour confirmer. Oui j'étais dans ce putain de train. Comme des tas d'autres, d'ailleurs. Pourquoi vient-il me parler de ce foutu train. Comme si l'effort physique que j'avais à fournir n'était pas déjà colossal, il fallait qu'il m'en rajoute une couche.

Je prends le temps de dévisager mon interlocuteur. J'ai besoin de le voir, de le découvrir. À quoi ressemblent ces gens qui étaient avec moi ce vendredi 12 février 2016 ? J'ai du mal à lui donner un âge. Ses cheveux et sa barbe sont poivre et sel. Son visage est marqué comme celui d'un homme qui passe beaucoup de temps au soleil. Je pense qu'il fait plus vieux que son âge. Il a peut-être quarante-six ou quarante-huit ans. Il semble assez grand, bien qu'assis dans son fauteuil c'est assez dur de juger.

Il sourit. Il sourit, lui qui a perdu l'usage de ses jambes dans cet accident de train, lui qui, comme moi, est cloué dans ce centre de rééducation depuis des semaines et n'en sortira pas avant des mois. Pire : il *me* sourit. À moi.

C'est ce sourire qui soulève ma jambe gauche et me fait avancer encore. Puis droite, déambulateur, gauche, droite. Mes bras qui font une grosse partie de l'effort commencent à fatiguer. Je ne sens presque plus mes jambes. Je transpire comme si je venais de courir un marathon. Je repère le petit banc placé au milieu du parcours dans un coin repos. On fera une petite halte là.

— Vous étiez où vous ? Nous, on était dans la voiture 13, continue mon compagnon. Si ce n'est pas un signe ça. Je ne suis pas superstitieux mais ce n'est pas un hasard. Vous saviez que dans les avions ils ne mettent pas de rang numéro 13 ? C'est drôle, non. C'est bien parce qu'il y a une raison.

Je reste concentré sur ma route et j'avance, pas après pas. Enfin, je peux me poser sur le petit banc. Un homme en blouse blanche s'approche de la machine à café et me voit dégoulinant de sueur et soufflant comme un buffle.

— Ça va ? me demande-t-il.

Je hoche la tête et fais un signe de la main pour lui faire comprendre que je n'ai pas besoin d'aide. Il attrape un gobelet en plastique qu'il remplit à la fontaine à eau puis il me

le tend.

— Tenez, buvez au moins.

Je murmure un « merci ». Il offre un café à mon camarade.

— Ça fait plaisir ce beau temps, non ? nous demande la blouse blanche.

— C'est sûr, répond l'autre. Ça donne envie de sortir.

— Malheureusement, je crois qu'ils ne prévoient pas beau ce week-end.

— Et alors ? s'énerve l'homme au fauteuil roulant. Ça va vous empêcher de vous promener ? Ce n'est pas un peu d'eau qui va vous retenir. À quoi bon rester chez vous à vous morfondre en contemplant les nuages. Sortez, bougez, vivez ! Vous avez tout le loisir de pouvoir le faire, profitez-en.

— Oui, je vous demande pardon, je ne voulais pas...

— Ne vous excusez pas ! Je ne dis pas ça pour qu'on me plaigne. C'est le destin qui m'a mis dans ce train et c'est le destin qui l'a fait dérailler. C'est une épreuve dans ma vie que je dois surmonter et croyez-moi ce n'est pas tous les jours facile, surtout les jours de pluie. Moi aussi ils me foutent le bourdon. Ces jours-là, je pense à avant, bien sûr. Mais au fond de moi, quand je regarde les gouttes qui tombent du ciel, j'ai envie de courir pour aller dessous, sentir mon visage se mouiller c'est se sentir vivant. Et ce n'est pas de ma faute si je suis vivant. C'est le destin.

Nous l'écoutons. Je sens une larme couler sur ma joue. Je l'essuie discrètement. Je jette mon gobelet dans la poubelle puis me redresse.

— Ah ! dit mon compagnon. On reprend la route.

La blouse blanche sourit et nous salue avant de retourner à son travail. Je fais quelques pas, surveillant ma respiration, serrant fort le déambulateur pour oublier la brûlure dans les jambes. Puis je fais une pause en m'appuyant sur mes avant-bras. Et je recommence.

— Allez, courage ! me dit mon copilote. Il ne reste plus que cinq mètres.

Merci. C'est gentil à lui. Mais je pense aussi au voyage de retour. Il faut que je garde des forces. En avançant encore je découvre, dans un coin, une fillette qui joue à la marelle. C'est elle que les portes automatiques détectent. L'homme au fauteuil la regarde sauter dans des cases imaginaires. Sans la quitter des yeux, il me demande :

— Vous étiez tout seul ? Dans le train ?

J'acquiesce.

— Moi j'étais avec ma femme et ma fille. On rentrait de Disneyland.

Encore une fois, ma jambe gauche ne répond plus. Je suis bloqué. Elle m'abandonne parce qu'elle sent que je ne suis pas tout à elle. Elle a raison. Je suis dans le train.

— Elle devait avoir le même âge que cette petite fille. Elles étaient parties chercher à manger à la voiture-bar. On s'est disputé pour savoir qui devait y aller. J'ai insisté pour y aller mais ma femme n'a rien voulu savoir. Si je l'avais laissé faire dès le début, elles seraient revenues plus vite et n'auraient pas été dans le couloir au moment où...

Mais jambes ne me portent plus, je sens que je vais lâcher. Mes bras portent mon corps. Je ne peux m'empêcher d'écouter cet homme. Mais comment fait-il pour avoir envie de vivre alors qu'il a perdu sa femme et sa fille ? Pourquoi aurais-je le droit de vivre alors qu'elles ne l'ont plus ? Qui a choisi celui qui reste et celui qui part ? A-t-on été tiré au sort ?

— Ces histoires de secondes, c'est le destin, non ? me demande l'homme.

Les larmes viennent, mes bras lâchent et je tombe à genoux. Je me retiens à temps aux pieds du déambulateur.

— Je vais aller chercher de l'aide, dit aussitôt mon compagnon en faisant pivoter son

fauteuil.

— Non ! dis-je.

Il s'arrête, se retourne et revient vers moi. Il me tend une main. Nous nous regardons pendant un long moment et, encore une fois, il me sourit.

— Allez ! Vous pouvez le faire.

J'attrape sa main et tire de toutes mes forces sur mes bras. Je me relève doucement, mes jambes se remettent en place. Je m'élançe pour la dernière partie du chemin. À chaque pas mon supporter m'encourage. La douleur est pesante mais ses mots de soutien l'allègent. J'avance toujours au même rythme, comptant dans ma tête, tel un joueur.

Enfin les portes s'ouvrent devant moi.

— Bravo ! Vous voyez, j'étais sûr que vous étiez capable de le faire.

— Merci, dis-je.

Il me présente sa main.

— C'est là que je descends ! À une prochaine.

Je lui serre la main et la garde longuement dans la mienne. Il prend à gauche dans le couloir et disparaît en sifflotant.

J'avance encore, franchis les portes et me retrouve dehors. La lumière frappe mon visage. Je ferme les yeux, je la laisse me réchauffer. J'avise, à une distance raisonnable, un banc près des rosiers. Je me dirige vers lui et m'assieds. Je profite du jardin, j'écoute le merle chanter pour sa bien-aimée, je sens l'odeur de la pelouse fraîchement coupée mélangée à celle des roses.

Je devine quelqu'un qui s'approche et vient s'asseoir à côté de moi. J'ouvre les yeux et découvre Deborah, mon infirmière.

— Je savais que vous étiez capable de le faire, me dit-elle.

Je souris. C'est qu'elle est maligne Deborah. Je suis tombé dans le piège qu'elle m'a tendu. Elle me prend la main.

— Autorisez-vous à vivre. Vous avez le droit.

À cet instant je me sens loin de ma chambre trop pâle, loin de ce centre de rééducation, loin des rails, du métal et du sang, un peu plus proche de chez moi.

Pourrais-je bientôt retrouver ma femme et mes enfants ? Pourrais-je jouer à la balle au prisonnier avec eux ? Pourrais-je danser avec elle ? Pourrais-je rire et pleurer avec eux ? Que vais-je faire désormais ? Pourra-t-on retrouver notre vie d'avant ?

Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, il me semble que tout est possible.

Mais il y a une chose, que je ne referai plus jamais, que je ne veux plus jamais refaire. Plus jamais je ne conduirai de train.

© *Édité par Nicolas Deschamps*
Édition numérique créée le 15 avril 2020.

Du même auteur

SOUS LES MURS (*nouvelle*)



Vous venez de lire cet ouvrage ?
N'hésitez pas à me laisser vos commentaires et avis sur le site.
Si vous l'avez apprécié, partagez-le avec vos amis !

Pour être informé des futures publications, inscrivez-vous à la newsletter ou suivez-moi sur les réseaux sociaux.
Toutes les infos sur nicolasdeschamps.fr

Table des matières

Titre	4
La nouvelle	5
Du même auteur	10